

Adrien Dansette, « Si la bombe d'Orsini avait tué Napoléon III », *Annales*, vol. 64, 1957.

« (...) Les bombes d'Orsini n'ont pas tué Napoléon III, et je m'aperçois que je n'ai pas traité le sujet annoncé par le titre de « Si la bombe d'Orsini avait tué Napoléon III... » Peut-être ai-je été guidé par un secret instinct. C'est déjà bien difficile d'écrire l'histoire réelle. Quelle audace ne faudrait-il pas pour écrire l'histoire imaginaire ? Cette histoire imaginaire, le 15 janvier 1858, lendemain de l'attentat, chacun se demandait ce qu'elle eût pu être, et l'inquiétude que soulevait son éventualité explique en partie la réaction violente du monde gouvernemental, j'y ai fait allusion. Les bombes d'Orsini, lancées quelques secondes plus tard, alors que l'Empereur n'eût plus été protégé par la carrosserie de la voiture, que serait-il advenu du régime ? Il n'y aurait certainement pas eu de révolution, du moins immédiatement, car l'opposition était toujours écrasée et dispersée et le régime, fort de la guerre victorieuse de Crimée, n'avait encore subi aucun échec. L'Empire, aux mains d'une régente dont les goûts n'allaient pas vers la démocratie, se serait engagé dans une voie résolument conservatrice — le préfet de police n'avait pas tort de le dire à Orsini — en s'appuyant sur l'Eglise à l'intérieur, et sur l'Autriche à l'extérieur, malgré les efforts qu'eût déployés le prince Napoléon pour l'orienter dans la voie opposée. Mais si la bombe d'Orsini avait tué à la fois l'Empereur et l'Impératrice ? Le pouvoir aurait appartenu au conseil privé, assemblage hétéroclite de hautes personnalités du régime, toutes ou la plupart opposées au prince Napoléon, après le prince impérial, alors âgé de deux ans, l'homme le plus proche du trône et qui se fût légitimement estimé désigné pour exercer la régence. On peut être assuré que ce napoléonide ambitieux, énergique et intelligent, n'eût pas laissé échapper les réalités du pouvoir. On aurait peut-être assisté à des révolutions de palais avant l'instauration d'un Empire de gauche qui eût essayé de rallier le peuple républicain. Ces deux éventualités nous éclairent sur la nature du régime impérial. L'Empire était fondé sur des principes opposés, dont la contradiction nous apparaît pleinement aujourd'hui. Il cherchait à concilier l'hérédité monarchique qui suppose la légitimité, et la dictature personnelle appuyée sur la démocratie. Napoléon III, grâce à sa popularité et par sa politique ondoyante, pouvait masquer ou dominer un temps cette contradiction. Lui disparu, la lutte entre les deux tendances fût devenue très vive, jusqu'au jour peut-être où la révolution les eût emportées l'une et l'autre. Mais je m'en voudrais de m'aventurer plus avant dans le labyrinthe de ces conjectures incertaines et je préfère, pour terminer, revenir aux détours inattendus du drame dont j'ai tenté le récit. Permettez-moi donc, à mon tour, de sacrifier quelque peu à ce romantisme orsinien qui, avec le recul du temps, nous paraît si fol, car cette histoire n'est-elle pas assez belle — je ne dis pas heureuse, du point de vue français — assez belle en elle-même que celle de ce jeune homme, Louis-Napoléon, qui se bat et perd son frère pour la patrie italienne qu'il fait serment de délivrer et qui, devenu Empereur de son pays, condamné pour avoir trahi ce serment, échappe aux bombes de l'exécuteur, mais retrouve dans sa conscience bouleversée la ferveur de sa jeunesse et complotte avec son assassin la réalisation de son vieux rêve ? »